Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

LE PINCE-NEZ EN OR

Le retour de Sherlock Holmes

(juillet 1904)



Table des matières

Le Pince-Nez en Or

Quand je considère les trois épais volumes manuscrits qui rassemblent notre travail de l'année 1894, j'avoue qu'il m'est très difficile, dans une telle abondance, de sélectionner les affaires les plus intéressantes et les plus susceptibles d'illustrer les remarquables facultés qui ont fait la célébrité de mon ami. En tournant les pages, je retrouve mes notes sur la répugnante histoire de la sangsue rouge et l'effroyable mort de Crosby, le banquier. Là encore, je découvre le récit de la tragédie d'Addleton et l'étrange contenu de l'ancien cairn britannique. L'affaire de la célèbre succession Smith-Mortimer fait également partie de cette période, comme la traque et l'arrestation de Huret, l'assassin du Boulevard – une prouesse qui valut à Holmes une lettre autographe de remerciement du Président français et la Légion d'honneur. Toutes pourraient faire l'objet d'un récit. Mais dans l'ensemble, je suis d'avis qu'aucune n'offre autant de détails singuliers que l'épisode de Yoxley Old Place. Lequel ne comporte pas seulement la mort déplorable du jeune Willoughby Smith mais aussi ces développements consécutifs qui jettent une si étrange lumière sur les mobiles d'un crime.

Le vent et la tempête faisaient rage cette nuit de la fin novembre. Holmes et moi étions restés silencieux toute la soirée. Lui, occupé avec une lentille puissante à déchiffrer les restes d'une inscription d'origine sur un palimpseste. Moi, plongé dans un récent traité de chirurgie. Dehors, le vent hurlait dans Baker Street tandis que la pluie frappait violemment les fenêtres. Il était étrange, ici, au cœur même de la ville, entouré de tous côtés par quinze kilomètres d'ouvrages bâtis de la main de l'homme, de sentir la poigne de la Nature. Face à la puissance des éléments déchaînés, tout Londres n'était rien de plus qu'une de ces taupinières qui parsèment les champs. Je me dirigeai vers la fenêtre et regardai la rue déserte. Les lampadaires espacés éclairaient la rue boueuse et le trottoir luisant. Un fiacre isolé débouchait d'Oxford Street dans les éclaboussures.

– Eh bien, Watson, félicitons-nous de ne pas avoir à sortir ce soir, fit Holmes en reposant sa lentille avant de rouler le palimpseste. J'en ai fait assez pour une séance. C'est un travail pénible pour les yeux. D'après ce que j'ai pu déchiffrer, rien n'est plus passionnant que les comptes d'une abbaye de la seconde moitié du XVe siècle. Ho là ! Ho là ! Ho là ! De quoi s'agit-il ?

Au milieu des rugissements du vent, nous parvinrent des trépignements de sabots de cheval et un long crissement de roues qui frottaient le trottoir. Le fiacre que j'avais vu s'était arrêté à notre porte.

– Que peut-il vouloir ! m'exclamai-je tandis qu'un homme en descendait.

– Vouloir ? C'est nous qu'il veut. Et nous, mon pauvre Watson, allons vouloir manteaux, foulards, caoutchoucs et tous les secours que les hommes ont inventés pour lutter contre les éléments. Mais attendez un peu ! Le fiacre s'en va ! Il y a encore de l'espoir. Il l'aurait gardé s'il avait voulu que nous l'accompagnions. Descendez vite, mon cher camarade, et ouvrez la porte car les gens de bien sont au lit depuis longtemps.

Quand la lumière de la lampe de l'entrée tomba sur notre visiteur de minuit, je n'eus aucun mal à le reconnaître. Il s'agissait du jeune Stanley Hopkins, un inspecteur prometteur, pour la carrière duquel Holmes avait à plusieurs reprises témoigné un intérêt très pratique.

– Est-il là ? me demanda-t-il avec empressement.

– Montez, mon cher monsieur, fit la voix de Holmes au-dessus. J'espère que vous n'avez pas de desseins nous concernant par une nuit pareille.

L'inspecteur grimpa les marches et notre lampe fit briller son imperméable. Je l'aidai à s'en débarrasser tandis que Holmes faisait renaître le feu d'un coup de pied dans les bûches de l'âtre.

– A présent, mon cher Hopkins, approchez une chaise et réchauffez vos orteils, fit-il. Voici un cigare et le docteur a une ordonnance concernant de l'eau chaude et du citron, un excellent remède par une nuit pareille. Ce doit être une affaire d'importance qui vous a jeté dehors par une telle tempête.

– En effet, Mr. Holmes. J'ai eu un après-midi très chargé, croyez-moi. Avez-vous lu quoi que ce soit concernant l'affaire Yoxley dans les éditions du soir ?

– Je n'ai rien vu de plus récent que le XVe siècle aujourd'hui.

– Il n'y avait qu'un entrefilet, et inexact qui plus est. Vous n'avez donc pas perdu grand-chose. Je n'ai pas traîné. C'est dans le Kent, à onze kilomètres de Chatham et cinq de la ligne de chemin de fer. Un télégramme m'est parvenu pour aller sur place à quinze heures quinze ; je suis arrivé à Yoxley Old Place à dix-sept heures, j'ai mené mon enquête et j'étais de retour à Charing Cross par le dernier train. J'ai pris un fiacre et je suis venu vous voir directement.

– Ce qui signifie, je suppose, que vous n'êtes pas tout à fait déterminé quant à votre affaire ?

– Cela veut dire qu'elle n'a ni queue ni tête., D'après ce que j'ai vu, c'est l'affaire la plus embrouillée que j'aie jamais eue en main. Et pourtant, elle semblait de prime abord si simple qu'on ne pouvait se tromper. Il n'y a pas de mobile, Mr. Holmes. C'est ce qui m'ennuie. Je ne peux pas mettre la main sur un mobile. Un homme est mort – il n'y a pas à revenir là-dessus – mais pour autant que je sache, il n'existe aucune raison pour que quiconque ait souhaité sa mort. Holmes alluma son cigare et s'adossa à son siège.

– Racontez-nous ça, fit-il.

– Les faits sont transparents, reprit Stanley Hopkins. Tout ce que je désire, c'est savoir ce qu'ils signifient. L'histoire, telle que je peux vous la raconter, est la suivante. Il y a quelques années, cette maison de campagne, Yoxley Old Place, a été achetée par un homme assez âgé, le professeur Coram. C'est un invalide, gardant la chambre la moitié du temps, passant l'autre à clopiner dans la maison à l'aide d'une canne ou à se faire pousser dans le domaine par le jardinier dans un fauteuil roulant. Il est apprécié des quelques voisins qui le connaissent et il a là-bas la réputation d'être un homme très érudit. Sa maisonnée se résume à une vieille gouvernante, Mrs. Marker, et à une femme de chambre, Suzan Tarlton. Elles sont toutes les deux à son service depuis son installation et elles semblent d'excellent caractère. Le professeur rédige un livre important et il a estimé nécessaire, il y a environ un an, d'engager un secrétaire. Les deux premiers ne sont pas restés mais le troisième, Mr. Willoughby Smith, un très jeune homme sorti tout droit de l'université, semble avoir été tout ce que son employeur désirait. Son travail consistait à écrire chaque matin sous la dictée du professeur. Il passait généralement ses après-midi à rechercher des références et des extraits portant sur le travail, du lendemain. En tant qu'élève à Uppingham ou étudiant à Cambridge, ce Willoughby n'a rien contre lui. J'ai vu ses certificats et, depuis le premier, il est honnête, tranquille, travailleur, aucune faiblesse n'a été relevée contre lui. C'est pourtant le jeune homme qui a trouvé la mort ce matin dans le bureau du professeur, dans des circonstances qui ne peuvent que dénoncer un meurtre.

Le vent mugissait aux fenêtres. Holmes et moi nous rapprochâmes du feu tandis que le jeune inspecteur, lentement et point par point, développait son étrange récit.

– Vous pourriez fouiller toute l'Angleterre, commença-t-il, je ne crois pas que vous trouviez d'habitation plus isolée ou détachée de toute influence extérieure. Des semaines entières

peuvent se passer sans qu'aucun des habitants ne franchisse les portes du domaine. Le professeur est plongé dans son travail et n'existe que pour lui. Le jeune Smith ne connaissait personne dans les environs et vivait presque comme son employeur. Les deux femmes n'ont rien qui les entraîne hors de la maison. Mortimer, le jardinier qui pousse le fauteuil roulant, est un militaire à la retraite – un ancien de Crimée d'excellente composition. Il n'habite pas dans la maison mais dans un cottage de trois pièces à l'autre bout du domaine. Voilà les seules personnes que vous trouverez sur les terres de Yoxley Old Place. Par ailleurs, les grilles de la propriété se trouvent à une centaine de mètres de la route principale qui va de Londres à Chatham. Elles se ferment par un simple loquet et il n'existe rien pour empêcher quiconque d'entrer.

« Je vais maintenant vous faire part de la déposition de Suzan Tarlton, la seule personne à pouvoir dire quelque chose de précis sur l'affaire. Cela se passait dans la matinée, entre onze heures et midi. Elle était alors occupée à accrocher des rideaux dans la chambre de façade à l'étage. Le professeur Coram se trouvait encore au lit. Quand le temps est mauvais, il se lève rarement avant midi. La gouvernante vaquait à quelque tâche à l'arrière de la maison. Willoughby Smith était resté dans sa chambre, qui lui sert aussi de salon, mais la bonne l'a entendu passer dans le couloir et descendre au bureau juste en dessous d'elle. Elle ne l'a pas vu mais elle dit qu'elle ne peut se tromper sur sa démarche rapide et assurée. Elle n'a pas entendu la porte du bureau se fermer mais, à peu près une minute plus tard, elle a entendu un cri affreux dans la pièce en dessous. C'était un hurlement violent et rauque si bizarre et peu naturel qu'il pouvait aussi bien provenir d'un homme que d'une femme. Au même instant, il y eut un bruit sourd qui secoua la vieille maison puis tout retomba dans le silence. La femme de chambre resta un instant pétrifiée puis, retrouvant son courage, elle se précipita en bas. La porte du bureau était fermée et elle l'ouvrit. À l'intérieur, le jeune Mr. Willoughby Smith était étendu sur le sol. Elle ne vit tout d'abord aucune trace de blessure mais, en essayant de le soulever, elle remarqua que du sang s'écoulait de l'arrière de son cou. Il avait

été transpercé par une minuscule mais profonde blessure qui avait coupé l'artère carotide. L'instrument qui avait causé la blessure était sur le tapis à côté de lui. C'était un de ces petits couteaux de cire à cacheter qu'on trouvait autrefois sur les bureaux, avec un manche d'ivoire et une lame dure. Il fait partie du propre attirail de bureau du professeur.

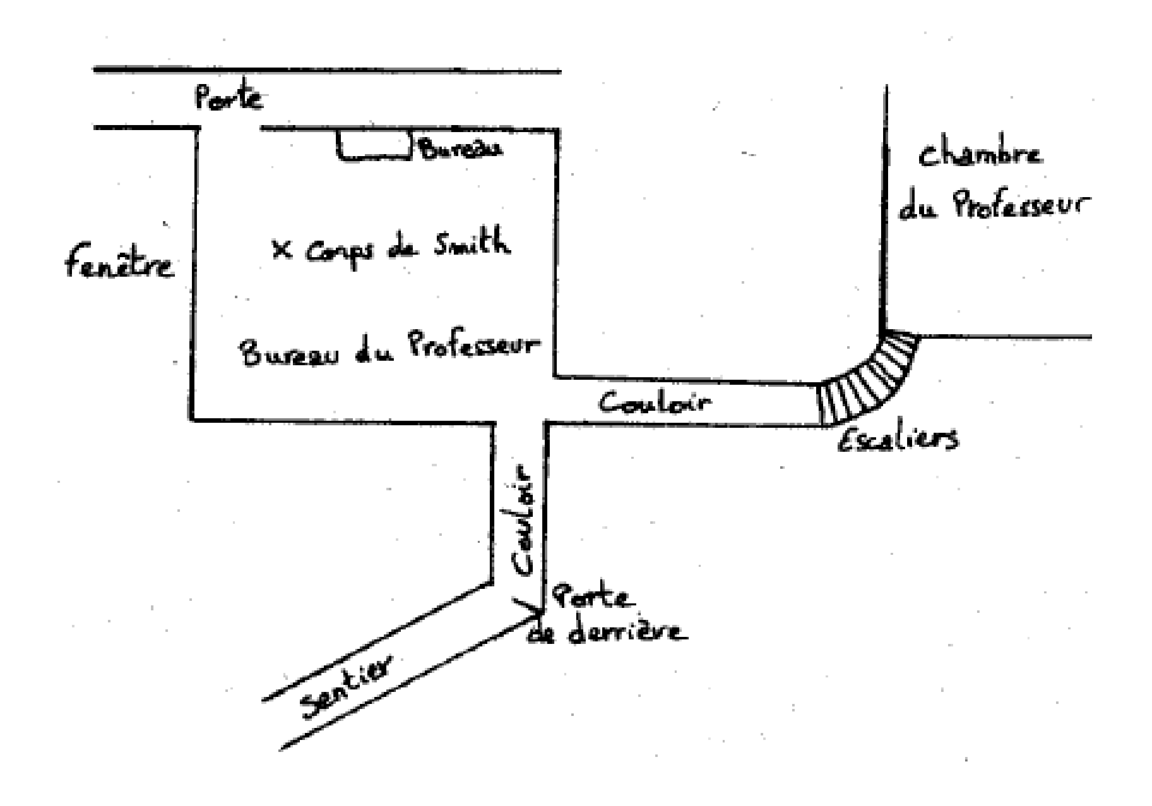
« La bonne a d'abord pensé que le jeune Smith était déjà mort mais, en versant un peu d'eau d'une carafe sur son front, il ouvrit un instant les yeux. “Le professeur, murmura-t-il, c'était elle.” La femme de chambre est prête à jurer que ce sont ses paroles exactes. Il a désespérément tenté de dire autre chose et il a levé la main droite. Puis il est retombé mort.

« Entre-temps, la gouvernante était arrivée sur les lieux, hélas trop tard pour entendre les derniers mots du jeune homme. Laissant Suzan avec le corps, elle s'est précipitée dans la chambre du professeur. Il était assis sur son lit, affreusement agité car ce qu'il avait entendu avait suffi à le convaincre que quelque chose de grave s'était produit. Mrs. Marker est prête à jurer que le professeur était encore en pyjama et, en effet, il lui est impossible de s'habiller sans l'aide de Mortimer qui avait reçu l'ordre de venir à midi. Le professeur déclare avoir entendu le cri lointain mais ne pas en savoir davantage. Il ne peut fournir aucun éclaircissement sur les derniers mots du jeune homme : “Le professeur, c'était elle”, mais pense qu'il s'agit d'un délire. Il est convaincu que Willoughby Smith n'avait aucun ennemi au monde et il ne peut donner aucune explication au crime. Sa première réaction a été d'envoyer Mortimer, le jardinier, chercher la police locale. Un peu plus tard, le chef de la police me faisait prévenir. Rien n'a été touché avant mon arrivée et des ordres stricts ont été donnés pour que personne ne marche sur l'allée qui mène à la maison. C'était une superbe occasion de mettre vos théories en pratique, Mr. Sherlock Holmes. Il ne manquait vraiment rien.

– A l'exception de Sherlock Holmes, corrigea mon compagnon avec un sourire quelque peu sarcastique. Dites-nous un peu comment vous vous en êtes tiré.

– Je dois d'abord vous demander, Mr. Holmes, de jeter un coup d'œil à ce plan grossier. Il vous donnera une idée générale de la situation du bureau du professeur et des divers aspects du problème. Il vous aidera à suivre les étapes de mon enquête.

Il déplia un dessin rapide, que je reproduis ici, qu'il étendit sur les genoux de Holmes.



Je me levai et, derrière Holmes, l'étudiai par-dessus son épaule.

– Il est très approximatif, bien sûr, et ne concerne que les points qui me paraissent essentiels. Vous verrez le reste plus tard par vous-même. Bon, tout d'abord, supposant que l'assassin se soit introduit dans la maison, comment est-il, ou est-elle, entré ? Indubitablement par le sentier du jardin et la porte de derrière, qui offre un accès direct au bureau. N'importe quel autre chemin aurait été extrêmement compliqué. La fuite a également dû se produire par le même chemin car des deux issues de la pièce, l'une était bloquée par Suzan qui descendait les escaliers et l'autre

conduit directement à la chambre du professeur. J'ai donc immédiatement porté mon attention sur le sentier, détrempé par la pluie récente, qui me fournirait certainement des empreintes.

« Mon inspection me montrait que j'avais affaire à un criminel prudent et avisé. Aucune empreinte ne fut relevée sur le sentier. On ne pouvait cependant douter que quelqu'un était passé sur la bordure d'herbe qui longe le chemin et qu'il l'avait fait pour éviter de laisser des traces. Je n'ai rien découvert qui soit de nature à me donner une indication précise mais l'herbe avait été piétinée et quelqu'un était de toute évidence passé par là. Cela ne pouvait être que le meurtrier car ni le jardinier ni personne d'autre n'était là ce matin et la pluie n'avait commencé que durant la nuit.

– Un instant, l'interrompit Holmes, où mène ce chemin ?

– A la route.

– Qui se trouve à quelle distance ?

– Une centaine de mètres environ.

– A l'endroit où le chemin franchit les grilles, vous pouvez certainement relever des traces ?

– Le chemin est malheureusement dallé à cet endroit.

– Bon, et sur la route ?

– Non, elle était toute boueuse.

– Tss-tss ! Bon, alors ces traces sur l'herbe, étaient-elles dans le sens de l'aller ou du retour ?

– Impossible à dire. Il n'y avait aucun contour net.

– Un grand ou un petit pied ?

– Vous n'auriez pu le distinguer.

Holmes lâcha un cri d'impatience.

– Il a plu des cordes et il y a eu un véritable ouragan depuis, fit-il. Et ce sera plus difficile à déchiffrer que ce palimpseste. Bon, bon, on n'y peut rien. Qu'avez-vous fait, Hopkins, après vous être assuré que vous ne pouviez être sûr de rien ?

– Je crois m'être assuré d'un certain nombre de choses, Mr. Holmes. Je sais que quelqu'un est prudemment entré dans la maison de l'extérieur. J'ai ensuite examiné le couloir. Il est recouvert d'un tapis de coco et n'a conservé aucune trace d'aucune sorte. Cela m'a conduit au bureau lui-même. C'est une pièce meublée au strict minimum. Le meuble principal est un imposant bureau doté d'une commode fixe. Cette commode consiste en deux colonnes de tiroirs séparées par un petit placard central. Les tiroirs étaient ouverts, le placard fermé. Les tiroirs, à ce qu'il semble, sont toujours ouverts. Ils ne contiennent rien de valeur. Il y avait des papiers de quelque importance dans le placard mais rien n'indique qu'ils ont été touchés et le professeur m'assure que rien ne manque. On peut affirmer qu'aucun vol n'a été commis.

« J'en viens à présent à la dépouille du jeune homme. On l'a trouvé près du bureau, juste à sa gauche, comme indiqué sur ce plan. Le coup a été porté sur le côté droit du cou et d'arrière en avant, de sorte qu'il est presque impossible qu'il se le soit infligé lui-même.

– A moins qu'il ne soit tombé sur le couteau, intervint Holmes.

– Parfaitement. L'idée m'a effleuré. Mais nous avons découvert le couteau à quelque distance du corps, cela semble donc impossible. Et puis, naturellement, il y a les dernières paroles de la victime. Et enfin, il y a cette pièce à conviction très importante découverte serrée dans la main droite du mort.

De sa poche, Stanley Hopkins sortit un petit paquet. Il déplia le papier et découvrit un pince-nez en or avec deux bouts de cordons de soie noire cassés.

– Willoughby Smith avait une excellente vue, ajouta-t-il. Il ne fait aucun doute que cela a été arraché du visage ou de la personne de l'assassin.

Sherlock Holmes prit les verres entre ses mains et les examina avec le plus grand intérêt. Il les posa sur son nez, s'efforça de lire avec, se dirigea ensuite vers la fenêtre et regarda dans la rue, les étudia le plus minutieusement à la lumière de la lampe et, finalement, avec un petit gloussement de rire, s'installa à son bureau et écrivit quelques lignes sur un morceau de papier qu'il tendit ensuite à Stanley Hopkins.

– Voilà le mieux que je puisse faire pour vous, fit-il. Cela devrait s'avérer de quelque utilité.

L'inspecteur ébahi lut la note à voix haute. Elle disait ceci :

Recherche femme de bonne présentation, vêtue comme une dame. Elle possède un nez d'une longueur remarquable, avec des yeux très rapprochés. Elle a le front plissé, un regard de myope et des épaules probablement voûtées. Des indices laissent à penser qu'elle a eu recours aux services d'un opticien au moins à deux reprises au cours des derniers mois. Comme ses verres sont d'une puissance remarquable et étant donné que les opticiens ne sont pas si nombreux, retrouver sa trace ne devrait présenter aucune difficulté.

Holmes sourit de la stupéfaction de Hopkins qui devait se refléter sur mes traits.

– Mes déductions sont la simplicité même, fit-il. Il est difficile de nommer un objet fournissant un champ de déductions aussi vaste qu'une paire de lunettes, et particulièrement une paire aussi remarquable que celle-ci. Qu'elles appartiennent à une femme, je le déduis de leur finesse et aussi, bien sûr, des derniers mots du mourant. Quant à savoir qu'il s'agit d'une personne raffinée et bien habillée, les verres, comme vous le voyez, sont élégamment montés sur une monture en or massif et il est inconcevable qu'une personne portant de telles lunettes soit peu soignée à d'autres égards. Vous verrez que les clips sont trop larges pour votre nez, ce qui prouve que le nez de la dame est très large à la base. Ce genre de nez est généralement court et épais, mais il y a suffisamment d'exceptions pour m'éviter d'être dogmatique ou intransigeant sur ce point de ma description. Mon propre visage est étroit et je constate pourtant que mes yeux ne sont au centre, ni près du centre, de ces verres. C'est la raison pour laquelle les yeux de cette dame sont très rapprochés de la racine du nez. Vous remarquerez, Watson, que ces verres sont concaves et d'une puissance peu commune. Une femme dont la vision a été aussi extrêmement contrainte toute sa vie est certaine d'avoir les caractéristiques physiques d'une telle vision qui s'expriment sur le front, les paupières et les épaules.

– Oui, acquiesçai-je, je suis tous vos arguments. Mais j'avoue être incapable de comprendre comment vous en venez à la double visite chez l'opticien.

Holmes prit les verres entre ses mains.

– Vous remarquerez, reprit-il, que les clips sont doublés de fins morceaux de liège pour adoucir leur pression sur le nez. L'un d'entre eux est décoloré et usé sur une petite superficie tandis que l'autre est neuf. Il est évident que l'un a été remplacé après être tombé. J'estime que le plus ancien n'a pas été posé depuis plus de

quelques mois. Ils sont exactement semblables, d'où je déduis que la dame est retournée dans le même établissement pour le second.

– Mon Dieu, c'est prodigieux ! s'exclama Hopkins, au comble de l'admiration. Penser que j'avais tous ces indices en main sans le savoir ! J'avais toutefois l'intention de faire le tour des opticiens londoniens.

– Naturellement. En attendant, avez-vous autre chose à nous dire sur l'affaire ?

– Rien, Mr. Holmes. Je crois que vous en savez maintenant autant que moi, probablement plus. Nous avons enquêté sur tous les étrangers aperçus sur les routes du comté ou dans les gares. Il n'y en a aucun. Ce qui me dépasse, c'est le manque total de mobile. Personne n'a pu me suggérer l'ombre d'un mobile.

– Ah ! là, je ne suis pas en mesure de vous aider. Mais je suppose que vous voulez que nous vous accompagnions demain ?

– Si ça n'est pas trop vous demander, Mr. Holmes. Il y a un train de Charing Cross à Chatham à six heures du matin, nous devrions arriver à Yoxley Old Place entre huit et neuf heures.

– Nous le prendrons. Votre affaire présente quelques aspects fort intéressants et je serais ravi d'y jeter un œil. Bon, il est presque une heure et nous ferions mieux de prendre quelques heures de sommeil. Vous serez très bien sur le sofa devant le feu. J'allumerai ma lampe à alcool et vous préparerai une tasse de café avant de partir.

Le lendemain, la tempête s'était calmée mais au moment de partir, la matinée était glaciale. Nous vîmes le froid soleil d'hiver se lever sur les sinistres marécages de la Tamise et le long des mornes rives de la rivière, que j'associerai toujours à notre poursuite de l'habitant de l'île d'Andaman aux premiers temps de

notre carrière. Après un long et ennuyeux voyage, nous descendîmes à une petite gare à quelques miles de Chatham. Alors qu'on attelait un cheval à l'auberge locale, nous avalâmes un rapide petit déjeuner de sorte que, en arrivant enfin à Yoxley Old, nous étions prêts à travailler. Un agent nous accueillit à l'entrée du domaine.

– Alors, Wilson, du nouveau ?

– Non, monsieur, rien.

– On ne vous a signalé aucun étranger dans les parages ?

– Non, monsieur. A la gare, ils sont certains qu'aucun étranger n'est venu ou reparti hier.

– Avez-vous enquêté dans les auberges et les pensions ?

– Oui, monsieur : aucun inconnu.

– Chatham n'est pas loin à pied. N'importe qui peut y descendre et prendre le train sans être remarqué. Voici le sentier dont je vous ai parlé, Mr. Holmes. Je vous donne ma parole qu'il n'y avait pas d'empreintes hier.

– De quel côté se trouvaient les traces sur l'herbe ?

De ce côté, monsieur. Cette étroite bande d'herbe entre le chemin et les plates-bandes.

On ne les voit plus mais elles étaient très nettes hier.

– Oui, oui, quelqu'un est passé par là, fit Holmes en s'arrêtant au-dessus de la bordure herbeuse. Notre dame a dû avancer avec précaution, sinon n'aurait-elle pas d'un côté laissé une empreinte

sur le chemin ou de l'autre une encore plus nette sur le parterre meuble ?

– Oui, monsieur, elle doit avoir une grande maîtrise d'elle-même.

Je vis un air absorbé traverser le visage de Holmes.

– Vous dites qu'elle a dû repartir par ici ?

– Oui, monsieur, il n'y avait pas d'autre issue.

– Sur cette bande d'herbe ?

– Certainement, Mr. Holmes.

– Hum, c'est une performance remarquable, tout à fait remarquable. Bon, je crois que nous avons épuisé le chemin. Poursuivons. Cette porte est généralement ouverte, j'imagine ? Alors la visiteuse n'a eu qu'à la pousser pour entrer. Elle ne pensait pas à commettre un meurtre ou bien elle aurait prévu une arme plutôt que d'avoir recours à ce couteau sur le bureau. Elle a avancé le long du couloir sans laisser de trace sur le tapis de coco. Puis elle s'est retrouvée dans le bureau. Depuis combien de temps y était-elle ? Nous n'avons aucun moyen de le savoir.

Pas plus de quelques minutes, monsieur. J'ai oublié de vous dire que Mrs. Marker, la gouvernante est venue mettre de l'ordre peu de temps avant. A peu près un quart d'heure, dit-elle.

– Bien, cela nous donne une limite. Notre dame est entrée dans cette pièce et que fait-elle ? Elle se dirige vers le bureau. Pour quoi ? Pas pour le contenu des tiroirs. S'il y avait eu quelque chose qui vaille la peine qu'elle s'en empare, ils auraient certainement été fermés à clef. Non, c'était quelque chose qui se trouvait dans ce petit placard de bois. Ho là ! Qu'est-ce que cette

égratignure sur le devant ? Grattez une allumette, Watson. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ça, Hopkins ?

La trace qu'il était en train d'examiner commençait sur le côté droit du tour de cuivre de la serrure et rayait sur dix centimètres le vernis de la surface.

– Je l'avais remarqué, Mr. Holmes, mais on trouve toujours des rayures autour des serrures.

– Celle-ci est récente, tout à fait récente. Voyez comme le cuivre brille là où il est entaillé. Une ancienne rayure aurait la même teinte que le reste. Observez-la à travers ma loupe. Regardez aussi le vernis, comme de la terre de chaque côté d'un sillon. Mrs. Marker est-elle là ?

Une femme d'un certain âge au visage triste pénétra dans la pièce.

– Avez-vous fait la poussière sur ce bureau hier matin ?

– Oui, monsieur.

– Avez-vous remarqué cette rayure ?

– Non, monsieur, je n'ai rien remarqué.

– J'en suis sûr parce qu'un chiffon à poussière aurait balayé ces minuscules copeaux de vernis. Qui a la clef de ce placard ?

– Le professeur la porte sur sa chaîne de montre.

– C'est une clef simple ?

– Non, monsieur, c'est une clef de Chubb[1].

– Très bien. Vous pouvez disposer, Mrs. Marker. Bon, nous faisons quelques progrès. Notre dame entre dans la pièce, s'avance jusqu'au bureau et ouvre ou tente d'ouvrir le placard. Alors qu'elle est ainsi absorbée, le jeune Willoughby Smith entre à son tour. Dans sa précipitation à retirer la clef, elle laisse cette rayure sur la porte. Il s'empare d'elle et elle, ramassant vivement le premier objet qui lui tombe sous la main, qui se trouve être ce couteau, le frappe dans le but de lui faire lâcher prise. Le coup est fatal. Il tombe et elle s'enfuit, avec ou sans ce qu'elle était venue chercher. Est-ce que Suzan, la femme de chambre, est là ? Quelqu'un aurait-il pu s'échapper par cette porte après que vous avez entendu le cri, Suzan ?

– Non, monsieur, c'est impossible. Avant de descendre les escaliers, je n'ai vu personne dans le couloir. D'ailleurs, la porte n'a pas été ouverte, je l'aurais entendu.

– Voilà qui condamne cette issue. Alors il ne fait aucun doute que la femme soit partie par là où elle est entrée. J'ai compris que cet autre couloir ne conduit qu'à la chambre du professeur. Il n'y a pas d'issue de ce côté ?

– Non, monsieur.

– Nous allons l'emprunter et faire la connaissance du professeur. Ho là, Hopkins ! Voilà qui est très important, de la plus grande importance même. Le couloir du professeur est également recouvert de coco.

– Et alors, monsieur ?

---

[1] Clef correspondant à une serrure qui ne peut être crochetée, inventée par Charles Chubb (1772-1846), serrurier londonien.

– Vous ne voyez pas le lien avec notre affaire ? Bon, bon. Je n'insisterai pas là-dessus. Nul doute que je me trompe. Et pourtant, cela me paraît troublant. Venez et présentez-moi.

Nous franchîmes le couloir qui était de la même longueur que celui qui conduisait à la porte du jardin. A l'autre extrémité, se trouvait une courte volée de marches aboutissant à une porte. Notre guide frappa puis nous fit entrer dans la chambre du professeur.

C'était une pièce très vaste, tapissée de livres innombrables qui, débordant des étagères, étaient entassés en piles dans les coins ou au pied des rayons. Le lit occupait le centre de la pièce et, soutenu par des oreillers, s'y trouvait le propriétaire des lieux. J'ai rarement vu une personne d'allure aussi remarquable. C'était un visage émacié, aquilin qui se tournait vers nous, avec des yeux sombres et perçants tapis au fond de profondes orbites sous des sourcils touffus et proéminents. Ses cheveux et sa barbe étaient blancs, cette dernière étant néanmoins curieusement teintée de jaune autour de sa bouche. Une cigarette luisait au milieu de cet enchevêtrement de poils blancs et l'air de la pièce était saturé d'une odeur fétide de tabac froid. Comme il tendait la main à Holmes, je remarquai qu'elle était également jaune de nicotine.

– Fumeur, Mr. Holmes ? demanda-t-il dans un anglais choisi teinté d'un accent légèrement maniéré. Je vous en prie, prenez une cigarette. Et vous, monsieur ? Je peux vous les recommander car je les fais préparer spécialement pour moi par Ionides d'Alexandrie. Il m'en envoie un millier par commande et je suis désolé d'avouer que je dois organiser une nouvelle livraison chaque quinzaine. C'est mauvais, messieurs, très mauvais, mais un vieil homme n'a que peu de plaisirs. Le tabac et mon travail, c'est tout ce qui me reste.

Holmes avait allumé une cigarette et décochait de petits coups d'œil partout dans la pièce.

– Le tabac et mon travail, mais pas uniquement le tabac ! s'exclama le vieil homme. Hélas ! Quelle interruption fatale ! Qui aurait pu prévoir une telle catastrophe ? Un jeune homme si estimable ! Je vous assure qu'après quelques mois d'exercice, c'était un assistant admirable. Que pensez-vous de l'affaire, Mr. Holmes ?

– Je n'ai pas encore d'opinion.

– Je vous serais très reconnaissant de jeter quelque lumière là où tout nous semble si sombre. Pour un pauvre rat de bibliothèque invalide comme moi, un tel coup est paralysant. J'ai l'impression d'avoir perdu la faculté de réfléchir. Mais vous êtes un homme d'action, vous êtes l'homme de la situation. Cela fait partie de la routine quotidienne de votre existence. Vous gardez l'équilibre en toutes circonstances. C'est vraiment une chance pour nous que de vous avoir à nos côtés.

Tandis que le vieux professeur parlait, Holmes arpentait un côté de la chambre. Je remarquai qu'il fumait avec une extraordinaire rapidité. Il partageait de toute évidence le même penchant pour les cigarettes alexandrines que notre hôte.

– Oui, monsieur, c'est un coup accablant, poursuivait le vieil homme. C'est mon magnum opus – cette pile de papiers sur cette petite table là-bas. Mon analyse des documents découverts dans les monastères coptes de Syrie et d'Égypte, un travail qui va bouleverser les fondements mêmes de la religion révélée. Avec ma santé affaiblie, je ne sais pas si je pourrais jamais l'achever, maintenant que mon assistant m'a été arraché. Mon Dieu, Mr Holmes, vous êtes un fumeur encore plus fanatique que moi !

Holmes sourit.

– Je suis connaisseur, fit-il en prenant une autre cigarette de l'étui – sa quatrième – et l'allumant au mégot de celle qu'il venait de finir. Je ne vais pas vous ennuyer avec un contre-

interrogatoire, professeur Coram, étant donné que vous étiez au lit à l'heure du crime et que je ne peux rien savoir de plus. Je ne vous demanderai que ceci : que pensez-vous que ce pauvre garçon voulait dire par ses derniers mots : « Le professeur, c'était elle » ?

Le professeur hocha la tête.

– Suzan est une fille de la campagne, fit-il, et vous connaissez l'incroyable stupidité de cette classe. J'imagine que le pauvre garçon a murmuré quelques paroles délirantes sans aucun sens et qu'elle les a transformées en ce message incohérent.

– Je vois. Vous-même n'avez aucune explication pour cette tragédie.

– Peut-être un accident, peut-être je n'effleure cette possibilité qu'entre nous – un suicide. Les jeunes hommes ont leurs souffrances cachées – quelque affaire de cœur, peut-être, que nous ne saurons jamais. C'est une supposition plus probable que le meurtre.

– Mais les lunettes ?

– Ah ! Je ne suis qu'un chercheur, un rêveur Je ne suis pas capable d'expliquer les choses pratiques de l'existence. Mais nous savons, mon ami, que les gages d'amour peuvent prendre des formes surprenantes. Je vous en prie, prenez une autre cigarette. C'est un plaisir de voir quelqu'un les apprécier autant. Un éventail, un gant, des lunettes qui sait quel objet chéri ou gage d'amour peut être emporté par un jeune homme qui a décidé de mettre fin à ses jours ? Ce gentleman parle d'empreintes dans l'herbe mais, après tout ; dans ce domaine, il est facile de se tromper. Comme pour le couteau, il a très bien pu être rejeté loin de l'infortuné jeune homme en tombant. Il se peut que je parle comme un enfant mais, en ce qui me concerne, Willoughby Smith est mort de sa propre main.

Holmes parut frappé par l'avancée de cette théorie et il continua à marcher de long en large quelque temps, perdu dans ses pensées et fumant cigarette sur cigarette.

– Dites-moi, professeur Coram, fit-il enfin, qu'y avait-il dans le coffre du bureau ?

– Rien qui puisse intéresser un voleur. Des papiers de famille, des lettres de ma pauvre femme, des diplômes universitaires. Voici la clef. Vous pouvez vérifier par vous-même.

Holmes prit la clef, l'observa quelques instants puis la rendit.

– Non, je ne crois pas que cela me soit de quelque utilité, fit-il. Je préfère descendre tranquillement au jardin-et réfléchir à tout ça. Il y a quelque chose à tirer de la théorie du suicide que vous avez soulevée. Excusez-nous de vous avoir dérangé, professeur Coram, je vous promets que nous ne viendrons pas vous importuner avant l'heure du déjeuner. Nous reviendrons à deux heures et vous rendrons compte de tout ce qui pourrait s'être passé dans l'intervalle. Holmes était curieusement distrait et nous déambulâmes quelque temps en silence dans le jardin.

– Avez-vous une piste ? lui demandai-je enfin.

– Cela dépend des cigarettes que j'ai fumées, me répondit-il. Il se peut que je me fourvoie complètement. Les cigarettes me le diront.

– Mon cher Holmes, m'exclamai-je, comment diable…

– Vous verrez vous-même. Sinon, aucun mal n'aura été fait. Nous pouvons toujours, naturellement, nous rabattre sur la piste de l'opticien mais, quand je le peux, je préfère prendre les raccourcis. Ah, voici la bonne Mrs. Marker ! Accordons-nous cinq minutes de bavardage instructif avec elle. J'ai déjà dû souligner que Holmes pouvait, quand il le voulait, se montrer très affable

avec les femmes et qu'il établissait très facilement des liens de confiance avec elles. En la moitié du temps qu'il avait avancé, il avait gagné la bienveillance de la gouvernante et discutait avec elle comme s'il la connaissait de longue date.

– Oui, Mr. Holmes, c'est comme vous dites, monsieur. Il fume quelque chose de terrible. Toute la journée et parfois toute la nuit, monsieur. Certains matins, sa chambre – eh bien, monsieur, vous diriez le brouillard londonien. Pauvre petit Mr. Smith, il était fumeur aussi mais pas aussi acharné que le professeur. Sa santé – eh bien, je ne sais pas si le tabagisme, c'est mieux ou pire.

– Ah ! s'exclama Holmes, mais ça tue l'appétit.

– Eh bien, je n'en sais rien, monsieur.

– J'imagine que le professeur ne mange presque rien ?

– Eh bien, ça dépend. Voilà ce que je dirais.

– Je parie qu'il n'a pas pris de petit déjeuner ce matin et qu'il ne s'attaquera pas à son déjeuner après toutes les cigarettes que je l'ai vu fumer.

– Eh bien, là, vous vous trompez, monsieur. Parce qu'il a avalé un petit déjeuner remarquablement copieux ce matin. Je ne me souviens pas qu'il en ait jamais pris de plus copieux et il a commandé un grand plat de côtelettes pour le déjeuner. Je suis moi-même étonnée parce que, depuis que je suis entrée dans cette pièce hier et que j'ai vu le jeune Mr. Smith étendu sur le sol, je ne supporte même pas la vue de la nourriture. Mais il faut de tout pour faire un monde et le professeur n'en a pas perdu l'appétit.

Nous traînâmes dans le jardin toute la matinée. Stanley Hopkins était descendu au village pour enquêter sur les rumeurs d'une femme inconnue vue par des enfants sur la route de

Chatham le matin précédent. En ce qui concernait mon ami, son énergie coutumière semblait l'avoir abandonné. Je ne l'avais jamais vu diriger une affaire avec aussi peu d'enthousiasme. Même les nouvelles rapportées par Hopkins, qui avait trouvé les enfants qui avaient indubitablement vu une femme correspondant exactement à la description de Holmes et portant des lunettes ou un pince-nez, ne parvint à lui arracher le moindre signe du plus petit intérêt. Il se montra plus attentif lorsque Suzan, qui nous servit le déjeuner, nous informa spontanément qu'elle se souvenait que Mr. Smith était sorti se promener la veille au matin et qu'il n'était revenu qu'une demi-heure avant la tragédie. Je ne pouvais comprendre moi-même les implications de cet incident mais je m'aperçus clairement que Holmes l'intégrait dans le plan d'ensemble que son cerveau avait conçu. II bondit brusquement de sa chaise et jeta un coup d'œil à sa montre.

– Deux heures, messieurs, déclara-t-il. Nous devons monter et nous expliquer avec notre ami, le professeur.

Le vieil homme venait juste d'achever son déjeuner et le plat vide témoignait sans aucun doute du solide appétit dont sa gouvernante l'avait crédité. Quand il tourna vers nous sa crinière blanche et ses yeux brillants, il avait, en fait, une curieuse expression. L'éternelle cigarette fumait entre ses lèvres. Il avait été habillé et se trouvait installé dans un fauteuil près de la cheminée.

– Eh bien, Mr. Holmes, avez-vous résolu ce mystère ?

Il poussa la grande boîte à cigarettes posée sur la desserte à ses côtés vers mon camarade. Holmes tendit la main au même instant et, entre eux deux, la boîte bascula sur le sol. Nous passâmes tous une minute ou deux à genoux à ramasser des cigarettes égarées dans des endroits impossibles. En nous relevant, je remarquai que Holmes avait les yeux brillants et que ses joues s'étaient légèrement colorées. Ce n'était qu'aux

moments critiques que j'avais vu ces signes annonciateurs d'attaque.

– Oui, répondit-il, je l'ai résolu.

Stanley Hopkins et moi le dévisageâmes avec stupeur. Quelque chose comme un air moqueur frémit sur les traits émaciés du vieux professeur.

– Vraiment ! Dans le jardin ?

– Non, ici.

– Ici, quand ?

– A l'instant.

– Vous plaisantez certainement, Mr. Holmes. Vous m'obligez à vous rappeler qu'il s'agit d'un sujet trop grave pour être traité de cette façon.

– J'ai forgé et éprouvé chaque maillon de ma chaîne, professeur Coram et je suis sûr de sa solidité. Quels sont vos mobiles ou quel rôle exact vous avez joué dans cette étrange affaire, je ne suis pas encore capable de le dire. Je l'entendrai probablement de votre bouche dans quelques minutes. En attendant, je vais reconstituer pour vous ce qui s'est passé de sorte que vous sachiez les renseignements qui me manquent.

« Une femme hier est entrée dans votre bureau. Elle est venue avec l'intention de s'emparer de certains documents qui se trouvaient dans le placard de bois entre les tiroirs. Elle avait sa propre clef. J'ai eu l'occasion d'examiner la vôtre et je n'y ai pas vu cette légère décoloration que l'égratignure sur le vernis aurait produite. Vous n'étiez donc pas complice et elle est venue, d'après ma lecture des faits, sans que vous le sachiez, pour vous voler.

Le professeur lâcha un nuage de fumée entre ses lèvres.

– Cela est fort intéressant et instructif, fit-il. Vous avez autre chose à ajouter ? Après avoir pisté cette dame jusqu'ici, vous pouvez certainement nous dire ce qu'elle est devenue.

– Je vais m'efforcer de le faire. Tout d'abord, elle fut attrapée par votre secrétaire et l'a poignardé pour s'échapper. Une catastrophe que je suis enclin à considérer comme un malheureux accident puisque je suis convaincu, que la dame n'avait aucune intention d'infliger une blessure aussi grave. Un assassin ne vient pas sans arme. Horrifiée par ce qu'elle avait fait, elle a fui précipitamment la scène du drame. Malheureusement pour elle, elle avait perdu ses verres dans la bagarre et, comme elle est extrêmement myope, elle était complètement handicapée sans eux. Elle s'est précipitée dans un couloir, qu'elle croyait être celui qu'elle avait emprunté pour venir – les deux sont recouverts d'un tapis de coco – et ce ne fut que trop tard qu'elle comprit avoir pris le mauvais passage et que toute retraite était désormais coupée derrière elle. Que pouvait-elle faire ? Elle ne pouvait revenir en arrière. Elle ne pouvait rester où elle était. Elle ne pouvait qu'avancer. Elle poursuivit. Elle gravit un escalier, ouvrit une porte et se retrouva dans votre chambre.

Le vieil homme, la bouche ouverte, dévisageait Holmes, les yeux écarquillés. La stupéfaction et la peur étaient gravées sur son visage éloquent. Puis, avec effort, il haussa les épaules et partit d'un rire faux.

– Tout cela est très bien, Mr. Holmes, articula-t-il. Mais il y a un petit défaut dans votre excellente démonstration. Je me trouvais moi-même dans ma chambre et je ne l'ai pas quittée de là journée.

– Je le sais, Mr. Coram.

– Et vous voulez dire que je pouvais être étendu sur mon lit et ignorer qu'une femme était entrée dans ma chambre ?

– Je n'ai jamais dit ça. Vous le saviez. Vous avez parlé avec elle. Vous l'avez reconnue. Vous l'avez aidée à s'enfuir

Le professeur partit d'un nouveau rire aigu. Il s'était levé et ses yeux luisaient comme des charbons ardents.

– Vous êtes fou ! cria-t-il. C'est complètement insensé. Je l'ai aidée à s'enfuir ? Où est-elle à présent ?

– Elle est là, répondit Holmes en désignant une haute étagère dans le coin de la pièce.

Je vis le vieil homme lever les bras, une affreuse convulsion tirer les traits de son visage sévère et il s'effondra dans son fauteuil. Au même instant, l'étagère que Holmes avait désignée pivota sur ses gonds et une femme en sortit.

– Vous avez raison ! s'écria-t-elle avec un drôle d'accent étranger. Vous avez raison ! Je suis là.

Elle était couverte de poussière et de toiles d'araignée ramassées sur les murs de sa cachette. Son visage aussi était strié de saleté mais, dans le meilleur des cas, elle n'aurait jamais pu paraître belle car elle possédait les caractéristiques physiques exactes que Holmes avait devinées et, en plus, un long menton obstiné. De sa cécité naturelle ou du passage de l'ombre à la lumière, elle était étourdie, clignant des yeux pour voir où et qui nous étions. Et pourtant, en dépit de tous ces désavantages, une certaine noblesse se dégageait de son attitude – une résolution dans le menton provocant et dans la tête dressée qui commandait le respect et l'admiration.

Stanley Hopkins avait posé la main sur son bras et lui déclarait qu'elle était sa prisonnière mais elle le repoussa

doucement et avec une dignité et une maîtrise imposant l'obéissance. Le vieil homme, le visage contracté et le regard inquiet, s'enfonça dans son fauteuil.

– Oui, monsieur, je suis votre prisonnière. De l'endroit où j'étais, j'ai tout entendu. Je sais que vous avez appris la vérité. J'avoue tout. C'est moi qui ai tué le jeune homme. Mais vous avez raison, vous qui avez dit que c'était un accident. Je ne savais même pas que c'était un couteau que j'avais en main car, dans mon désespoir, j'ai ramassé n'importe quoi sur le bureau et je l'ai frappé avec pour qu'il me lâche. Je vous dis la vérité.

– Madame, fit Holmes, je suis sûr qu'il s'agit de la vérité. Je crains que vous ne vous sentiez mal.

Son visage était d'une couleur épouvantable, encore plus livide sous les rayures noires de poussière. Elle s'assit sur le bord du lit puis se ressaisit.

– Il ne me reste que peu de temps, reprit-elle, mais je veux que vous sachiez toute la vérité. Je suis la femme de cet homme. Il n'est pas anglais. Il est russe. Je ne vous dirai pas son nom.

Le vieil homme réagit pour la première fois.

– Dieu te bénisse, Anna ! s'écria-t-il. Dieu te bénisse !

Elle jeta un regard lourd d'un profond mépris dans sa direction.

– Pourquoi t'accrocher aussi fort à ta misérable existence, Sergius ? Elle a fait du mal à beaucoup et du bien à personne – pas même à toi. Ça n'est pourtant pas à moi d'en rompre le fil ténu avant l'heure décidée par Dieu. Mon âme est assez chargée depuis que j'ai franchi le seuil de cette maudite maison. Mais je dois parler tant que j'en ai le temps.

« Je vous ai dit, messieurs, que j'étais la femme de cet homme. Il avait cinquante ans et j'étais une jeune écervelée de vingt ans quand nous nous sommes mariés. C'était dans une ville de Russie, une ville universitaire dont je tairai le nom.

– Dieu te bénisse, Anna ! murmura de nouveau le vieillard.

– Nous étions réformateurs – révolutionnaires – nihilistes, vous comprenez. Lui, moi et beaucoup d'autres. Puis vinrent des temps difficiles, un officier de police fut tué, beaucoup d'entre nous furent arrêtés, les preuves manquaient et, dans le but de sauver sa vie et de gagner une forte récompense, mon mari trahit sa propre femme et ses camarades. Oui, nous fûmes tous arrêtés sur ses aveux. Certains d'entre nous furent pendus, d'autres envoyés en Sibérie. Je faisais partie de ces derniers mais ma peine n'était pas à perpétuité. Mon mari s'installa en Angleterre avec ses gains mal acquis. Il y a vécu dans la plus grande discrétion, sachant très bien que si la Confrérie découvrait sa retraite, il ne se passerait pas une semaine avant que justice ne soit rendue.

Le vieil homme tendit une main tremblante vers une cigarette.

– Je suis entre tes mains, Anna, fit-il. Tu as toujours été bonne avec moi.

– Je ne vous ai pas encore dit toute l'ampleur de son infamie, poursuivit-elle. Parmi nos camarades de l'Ordre, se trouvait un homme que j'aimais profondément. Il était noble, généreux, aimant – tout ce que mon mari n'était pas. Il haïssait la violence. Nous étions tous coupables – si tant est qu'il s'agisse de culpabilité – sauf lui. Il nous écrivait toujours pour nous détourner de nos voies. Ces lettres l'auraient sauvé. Comme mon journal, dans lequel, jour après jour, je consignais mes sentiments envers lui et les vues que chacun de nous défendait. Mon mari découvrit et garda lettres et journal. Il les cacha et il fit

tout son possible pour briser la vie de ce jeune homme. En quoi il échoua mais Alexis fut condamné et envoyé en Sibérie où aujourd'hui, à cet instant, il travaille dans les mines de sel. Songe à ça, traître, traître ! – maintenant, maintenant, en ce moment même, Alexis, un homme dont tu ne mérites même pas de prononcer le nom, travaille et vit comme un esclave et j'ai ta vie entre les mains et pourtant je te la laisse.

– Tu as toujours été une noble femme, Anna, fit le vieillard en tirant sur sa cigarette.

Elle s'était levée mais retomba avec un faible cri de douleur.

– Je dois finir, reprit-elle. Ma peine achevée, je me mis à la recherche des lettres et du journal qui, s'ils étaient envoyés au gouvernement russe, feraient relâcher mon ami. Je savais que mon mari était en Angleterre. Après des mois de recherche, j'ai découvert sa retraite. Je savais qu'il avait toujours mon journal car, quand j'étais en Sibérie, il m'avait envoyé une lettre me reprochant et citant certains extraits. Mais j'étais sûre qu'avec sa nature vengeresse, il ne me le donnerait jamais de son plein gré. Je devais l'obtenir par mes propres moyens. Dans ce but, j'engageai un détective privé dans une agence qui est entré chez mon mari comme secrétaire – ton second secrétaire, Sergius, celui qui t'a quitté si précipitamment. Il découvrit que les papiers étaient conservés dans le placard du bureau et fit un double de la clef. Il n'irait pas plus loin. Il me fournit un plan de la maison et m'informa que dans la matinée le bureau était toujours désert car le secrétaire travaillait ici. J'ai enfin pris mon courage à deux mains et je suis venue chercher les papiers moi-même. J'y parvins mais à quel prix !

« Je venais juste de les prendre et je fermais le placard quand le jeune homme m'attrapa. Je l'avais déjà vu dans la matinée. Il m'avait croisée sur la route et je lui avais demandé où habitait le professeur Coram sans savoir qu'il était à son service.

– Parfaitement ! Parfaitement ! répéta Holmes. Le secrétaire est revenu et a parlé à son employeur de la femme qu'il avait rencontrée. Puis, dans son dernier souffle, il a tenté d'envoyer le message que c'était elle – elle dont il venait juste de discuter avec lui.

– Laissez-moi terminer, intervint la femme d'une voix impérieuse tandis que son visage se contractait comme sous l'effet d'une souffrance. Quand il est tombé, je me suis précipitée hors de la pièce, choisissant la mauvaise porte et je me suis retrouvée dans la chambre de mon mari. Il prétendit me dénoncer. Je lui démontrai que, dans ce cas, sa vie était entre mes mains. S'il me livrait à la justice, je le livrais à la Confrérie. Non que je veuille sauver ma vie mais je désirais accomplir ma mission. Il savait que je ferais ce que j'avais dit – que son sort dépendait du mien. C'est pour cette raison, et pour aucune autre, qu'il m'a couverte. Il m'a jetée dans cette cachette sombre – un vestige du passé, connu de lui seul. Il a pris ses repas dans sa chambre pour m'en donner une partie. Nous étions convenus, que, lorsque la police quitterait les lieux, je m'échapperais de nuit pour ne jamais revenir Mais vous avez déjoué nos plans. Elle sortit un petit paquet de son corsage.

– Ce sont mes derniers mots, déclara-t-elle, voici le paquet qui sauvera la vie d'Alexis. Je le confie à votre sens de l'honneur et votre amour de la justice. Prenez-le ! Vous le déposerez à l'ambassade de Russie. A présent, j'ai fait mon devoir et...

– Arrêtez-la ! s'écria Holmes.

Traversant la pièce d'un bond, il lui arracha une petite fiole des mains.

– Trop tard ! fit-elle en s'effondrant sur le lit. Trop tard ! J'ai avalé le poison avant de sortir de ma cachette. La tête me tourne ! Je m'en vais ! Je vous demande, monsieur, de vous souvenir de ce paquet.

– Une affaire élémentaire mais, sous certains aspects, enrichissante, commenta Holmes durant notre voyage de retour. Entièrement basée sur ce pince-nez. Si l'homme ne l'avait par un heureux hasard attrapé en mourant, je doute que nous eussions jamais découvert la vérité. A la puissance des verres, il ne faisait pour moi aucun doute que, sans eux, leur propriétaire devait être aveugle et démunie. Lorsque vous m'avez demandé de croire qu'elle avait marché sur une étroite bande d'herbe sans faire un seul faux pas, j'ai souligné, comme vous devez vous en souvenir, qu'il s'agissait là d'une remarquable performance. En mon for intérieur, je la jugeais impossible, à moins qu'elle ne possédât – éventualité des plus improbables – une seconde paire de lunettes. J'étais donc contraint de considérer sérieusement l'hypothèse selon laquelle elle se trouvait encore dans la maison. Remarquant la similitude des deux couloirs, il devint clair qu'elle avait très facilement pu les confondre et, dans ce cas, il était évident qu'elle avait dû pénétrer dans la chambre du professeur. J'étais donc très attentif à tout ce qui pourrait corroborer cette supposition et j'étudiai minutieusement la pièce, à la recherche de tout ce qui pouvait ressembler à une cachette. La moquette semblait continue et bien clouée, j'écartai donc l'idée d'une trappe. Il pouvait très bien y avoir un recoin derrière les livres. Comme vous le savez, de tels mécanismes sont courants dans les anciennes bibliothèques. Je remarquai que des livres étaient empilés un peu partout sur le sol mais qu'une seule étagère était dégagée. II devait donc s'agir de la porte. Il n'y avait aucune trace pour me guider mais la moquette était d'une couleur brun grisâtre se prêtant très facilement à l'inspection. Je fumai en conséquence une grande quantité de ces excellentes cigarettes et je jetai les cendres un peu partout devant l'étagère suspecte. C'était une ruse élémentaire mais extrêmement efficace. Puis je suis descendu et j'ai vérifié, en votre présence, Watson, sans que vous compreniez la portée de mes remarques, que la consommation de nourriture du professeur Coram s'était accrue – comme on peut s'y attendre de quelqu'un qui nourrit une personne supplémentaire. Nous sommes remontés dans la chambre où, en renversant cette boîte à cigarettes, j'obtenais une

excellente vue du sol et fus capable de voir clairement aux traces laissées sur les cendres de cigarettes que la prisonnière était en notre absence sortie de sa cachette. Eh bien, Hopkins, nous voici à Charing Cross et je vous félicite du succès avec lequel vous avez mené cette affaire à terme. Vous rentrez au quartier général, sans doute. Je crois, Watson, que vous et moi allons pousser jusqu'à l'ambassade de Russie.

Toutes les aventures de Sherlock Holmes

Liste des quatre romans et cinquante-six nouvelles qui constituent les aventures de Sherlock Holmes, publiées par Sir Arthur Conan Doyle entre 1887 et 1927.

Romans

* Une Étude en Rouge (novembre 1887)
* Le Signe des Quatre (février 1890)
* Le Chien des Baskerville (août 1901 à mai 1902)
* La Vallée de la Peur (sept 1914 à mai 1915)

Les Aventures de Sherlock Holmes

* Un Scandale en Bohême (juillet 1891)
* La Ligue des Rouquins (août 1891)
* Une Affaire d'Identité (septembre 1891)
* Le mystère de la vallée de Boscombe (octobre 1891)
* Les Cinq Pépins d'Orange (novembre 1891)
* L'Homme à la Lèvre Tordue (décembre 1891)
* L'Escarboucle Bleue (janvier 1892)
* Le Ruban Moucheté (février 1892)
* Le Pouce de l'Ingénieur (mars 1892)
* Un Aristocrate Célibataire (avril 1892)
* Le Diadème de Beryls (mai 1892)
* Les Hêtres Rouges (juin 1892)

Les Mémoires de Sherlock Holmes

* Flamme d'Argent (décembre 1892)
* La Boite en Carton (janvier 1893)
* La Figure Jaune (février 1893)
* L'Employé de l'Agent de Change (mars 1893)
* Le Gloria-Scott (avril 1893)
* Le Rituel des Musgrave (mai 1893)
* Les Propriétaires de Reigate (juin 1893)

* Le Tordu (juillet 1893)
* Le Pensionnaire en Traitement (août 1893)
* L'Interprète Grec (septembre 1893)
* Le Traité Naval (octobre / novembre 1893)
* Le Dernier Problème (décembre 1893)

Le Retour de Sherlock Holmes

* La Maison Vide (26 septembre 1903)
* L'Entrepreneur de Norwood (31 octobre 1903)
* Les Hommes Dansants (décembre 1903)
* La Cycliste Solitaire (26 décembre 1903)
* L'École du prieuré (30 janvier 1904)
* Peter le Noir (27 février 1904)
* Charles Auguste Milverton (26 mars 1904)
* Les Six Napoléons (30 avril 1904)
* Les Trois Étudiants (juin 1904)
* Le Pince-Nez en Or (juillet 1904)
* Un Trois-Quarts a été perdu (août 1904)
* Le Manoir de L'Abbaye (septembre 1904)
* La Deuxième Tâche (décembre 1904)

Son Dernier Coup d'Archet

* L'aventure de Wisteria Lodge (15 août 1908)
* Les Plans du Bruce-Partington (décembre 1908)
* Le Pied du Diable (décembre 1910)
* Le Cercle Rouge (mars/avril 1911)
* La Disparition de Lady Frances Carfax (décembre 1911)
* Le détective agonisant (22 novembre 1913)
* Son Dernier Coup d'Archet (septembre 1917)

Les Archives de Sherlock Holmes

* La Pierre de Mazarin (octobre 1921)
* Le Problème du Pont de Thor (février et mars 1922)
* L'Homme qui Grimpait (mars 1923)

* Le Vampire du Sussex (janvier 1924)
* Les Trois Garrideb (25 octobre 1924)
* L'Illustre Client (8 novembre 1924)
* Les Trois Pignons (18 septembre 1926)
* Le Soldat Blanchi (16 octobre 1926)
* La Crinière du Lion (27 novembre 1926)
* Le Marchand de Couleurs Retiré des Affaires (18 décembre. 1926)
* La Pensionnaire Voilée (22 janvier 1927)
* L'Aventure de Shoscombe Old Place (5 mars 1927)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.coolmicro.org/livres.php

—

3 décembre 2003

—

- Sites WEB à consulter sur Sherlock Holmes :

http://www.sshf.com/ Le site de référence de la Société Sherlock Holmes de France

http://www.sherlock-holmes.org/

http://conan.doyle.free.fr/

- Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Si vous désirez les faire paraître sur votre site, ils ne doivent pas être altérés en aucune sorte. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

- Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À CONTRIBUER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**